

ANALYSE

*ÉCOLOGIE
VERTE &
ÉCOLOGIE
BLEUE*





Une analyse réalisée par

CORENTIN DE SALLE & DAVID CLARINVAL

Richard Miller, Administrateur délégué du CJG
Corentin de Salle, Directeur du CJG

Février 2019

Avenue de la Toison d'Or 84-86
1060 Bruxelles
Tél. : 02.500.50.40
cjb@cjb.be
www.cjb.be

*ÉCOLOGIE VERTE
& ÉCOLOGIE BLEUE*



Le modèle écologique dominant – l'écologisme ou écologie verte - est celui défendu par les partis écologistes traditionnels et une vaste galaxie d'ONG, d'associations et de lobbys tels qu'Inter-Environnement-Wallonie, Greenpeace, WWF, etc. Se présentant comme politiquement neutres, ces associations défendent en réalité des positions clairement hostiles à l'économie de marché, à la voiture, à la société de consommation, à la publicité et, plus généralement au mode de vie de la classe moyenne. On connaît la sempiternelle litanie : il faut « changer » nos comportements, nos habitudes, nos mentalités, etc.

Foncièrement antilibérale, l'écologie verte est d'abord paternaliste : elle dit aux gens comment se déplacer, comment consommer, quoi acheter, où acheter, quoi manger, comment se chauffer, quel logement habiter, quelles vacances choisir, etc. Il est ensuite moralisateur et auto-flagellateur : à l'en croire, notre mode de vie serait destructeur. Par ailleurs, ce modèle écologique tient un discours anxigène : il cultive et alimente la peur. Il existe évidemment des raisons de se préoccuper du futur mais ce modèle noircit systématiquement le tableau. Enfin, c'est un courant dirigiste qui, invoquant le péril et l'urgence, préconise des mesures radicales qui, cumulées, mènent à une ruineuse planification économique et au sacrifice de nos libertés.

Heureusement, une autre écologie est possible : l'écologie bleue. Qu'est-ce qui différencie radicalement l'écologie bleue du modèle écologique dominant ? Le modèle dominant considère que l'économie de marché est à la source des problèmes environnementaux. L'écologie bleue estime, au contraire, que l'économie de marché est la solution à ces derniers. Dans un monde riche de 7,5 milliards d'individus, le libéralisme est d'ailleurs l'unique solution pour concilier préservation de l'environnement et développement de l'humanité.

L'écologie verte repose sur un mythe : l'homme vivait en harmonie avec son environnement jusqu'à l'avènement de la

révolution industrielle. Depuis, la qualité de l'environnement n'aurait cessé de se détériorer. Notre situation a-t-elle empiré au fil du temps ? Il faut se défaire de l'image du Jardin d'Eden. En réalité, ce récit d'un âge d'or ne résiste pas à l'examen des faits. C'est dès le départ que l'homme a commencé à détruire son environnement.

Synthétisant les derniers travaux des spécialistes, l'historien Yuval Hariri¹ affirme que, bien avant l'invention de la roue et de l'écriture, près de la moitié des grands animaux terrestres (notamment des millions de mammouths) furent exterminés par l'Homo Sapiens. Il y a 45.000 ans : les premiers Sapiens débarquent en Australie. En quelques milliers d'années, 23 des 24 espèces australiennes de plus de 50 kg ont été exterminées par ces chasseurs impitoyables. Un très grand nombre de plus petites espèces également. Ils brûlaient de vastes zones de fourrés impénétrables et des forêts touffues pour créer des prairies qui attiraient du gibier facile à chasser. Cela a entraîné un effondrement des chaînes alimentaires.

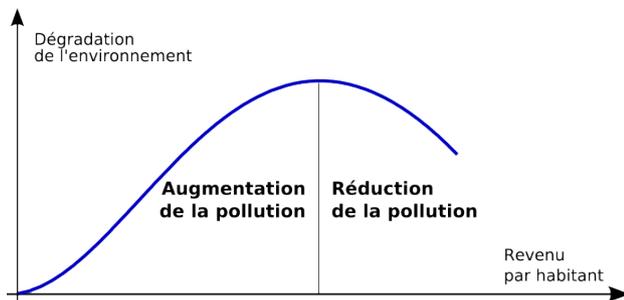
En Eurasie, il y avait des millions de mammouths. Ils ont tous disparu il y a 10.000 ans. Il y a 16.000 ans, l'homo Sapiens arrive en Amérique depuis l'Asie via la Sibérie (les Indiens d'Amérique que « découvrirent » les Européens au XV^{ème} siècle sont en réalité des descendants de ces Asiatiques). Il existait un pont de terre entre l'Asie et l'Amérique à cette période-là. Il y a 12.000 ans, un réchauffement climatique fait fondre la glace et ouvre un couloir plus facile. Les hommes passent alors en masse et colonisent les forêts épaisses. En un millénaire ou deux, toute l'Amérique est conquise. Il y avait en Amérique des mammouths, des chameaux, des lions et des paresseux géants. Malheureusement, 37 des 47 gros mammifères ont disparu en Amérique du Nord et 50 sur 60 des gros mammifères en Amérique du Sud en l'espace de 2 millénaires (aux alentours de 10.000 avant JC). Près de la moitié des grands animaux terrestres ont disparu de la planète à cause de l'homo Sapiens bien avant l'invention de la roue et de l'écriture.²

¹ Y. N. Hariri, *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité*, Albin Michel, 2015

² *Cela dit, il y avait déjà eu 5 extinctions massives sur terre bien avant que n'apparaisse l'homme. Plus de 95% des espèces ayant existé dans l'histoire de la terre se sont éteintes. Une espèce vit en moyenne entre 1 et 10 millions d'années. Et la terre a 4,5 milliards d'années. Une espèce, ce vit et ça meurt. Cela dit, selon le programme des nations unies pour l'environnement (PNUE), il n'y a jamais eu autant d'espèces qu'aujourd'hui.*

Dans « Effondrement », Jared Diamond³ évoque ces sociétés et civilisations préindustrielles (les Mayas, les Vikings, les habitants de l'île de Pâques, etc.) qui se sont effondrées en raison de dégâts et de désastres environnementaux qu'elles ont-elles-mêmes causées.

Ce processus d'extinction s'est poursuivi au moyen-âge et s'est intensifié à partir du XVIII^{ème} siècle lors de la révolution industrielle. Mais, c'est précisément à cette période que s'enclenche un retournement spectaculaire de cette tendance plurimillénaire. Dans un premier temps, la pollution de l'air, de l'eau et du sol atteint des records et la population occidentale connaît à la fois une explosion démographique et une hausse vertigineuse des standards de vie (santé, alimentation, éducation, espérance de vie, pouvoir d'achat, etc.). Ensuite, un sommet de pollution est atteint dans les pays occidentaux, se stabilise et finit par s'inverser. Ce phénomène a été théorisé par la courbe en U renversé portant le nom du prix Nobel d'économie Simon Kuznets.



Courbe environnementale de Kuznets

Cette « courbe environnementale » provient, en réalité, des travaux de Grossman et Krueger (1994) qui appliquent au domaine environnemental (en l'occurrence la pollution de l'air) la courbe en U renversé de l'économiste Simon Kuznets,

prix Nobel en économie en 1971, apparue dans les années 50 et tendant à démontrer l'évolution des inégalités dans une société industrielle : les inégalités entre les hommes d'une société donnée augmentent dans un premier temps avec l'industrialisation mais finissent par diminuer drastiquement dans la phase postindustrielle avec la hausse du coût de la main d'œuvre, l'augmentation du pouvoir d'achat, le développement du secteur des services, l'extension de l'Etat-Providence, etc.⁴

La version environnementale de cette courbe tente à prouver que la pollution augmente d'abord avec le développement économique (période de la révolution industrielle) et puis se met à stagner pour ensuite baisser considérablement. Les pays occidentaux sont arrivés à gauche de la courbe. Malheureusement, les pays du tiers-monde sont encore dans la phase ascendante de la courbe (et, comme ils sont très nombreux, ils polluent énormément).

Pour le dire autrement, plus une société se développe économiquement, plus elle est à même de lutter efficacement contre la pollution (elle a les connaissances scientifiques, les instruments technologiques et les moyens financiers pour le faire). Les indicateurs environnementaux (relevés chaque année par diverses agences) prouvent que la qualité de l'environnement s'est améliorée avec l'accroissement des richesses et du pouvoir d'achat. C'est ce que l'on constate, par exemple, aux Etats-Unis, l'EPA, la fameuse agence étatique américaine en matière environnementale a, dans un rapport examinant la période 1980 à 2011, noté que

- le PIB a augmenté de 128%,
- la consommation d'énergie de 26%
- et la population de 37%
- alors que, **durant cette même période, le total des émissions des 6 principaux agents polluants chutait de 63%.**

³ J. Diamond, *Effondrement : comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Folio, 2009

⁴ Une méta-analyse de 2011 reprenant 878 observations tirées de 105 études empiriques sur la courbe de Kuznets établit clairement cette corrélation : <http://ceser.in/ceserp/index.php/ijees/article/view/1935>

Même constat lorsqu'on consulte le site de Bruxelles Environnement : les **agents polluants** (les substances acidifiantes, les précurseurs d'ozone, les particules fines, etc.) **ont tous diminué massivement ces 30 dernières années** (en moyenne **de 60 à 70%**) et les rapports successifs de la Région wallonne sur l'Etat de l'environnement wallon (pour la qualité de l'eau, de l'air, du sol, de la faune et de la flore, etc.) illustrent cette tendance lourde. **Selon ces experts, nous sommes justement dans une phase où nous parviendrons, grâce aux technologies, à voir une validation de cette courbe dans le domaine des émissions du CO₂.** C'est le défi technologique actuel.

Entendons-nous : dire que les choses vont mieux ne veut pas dire qu'elles vont bien. Et nul ne peut nier l'ampleur considérable des actuels défis environnementaux. Mais, à rebours du catastrophisme ambiant, il faut combattre cette idée fausse et pessimiste que l'environnement se dégrade à un rythme accéléré et que les politiques environnementales menées ces dernières décennies auraient toutes échoué (on a écarté en Europe la menace des pluies acides, le trou de la couche d'ozone se rebouche, on a réduit de 90% la pollution pétrolière des océans, la couverture forestière mondiale se stabilise, etc.).

L'écologie ne pouvait émerger que dans une société libérale. C'est une idéologie « post-matérialiste » : elle naît dans l'abondance et l'intelligence générée par la prospérité libérale. La conscience écologique ne peut être atteinte qu'au terme d'un long processus civilisateur et ses bienfaits ne profitent encore qu'à une minorité d'humains en Occident. De larges parties du tiers-monde subissent encore l'accroissement alarmant de la pollution inhérent au premier stade. Plusieurs autres pays en développement atteignent heureusement le sommet de la courbe et entrent dans la phase de dépollution. Encore faut-il que ce développement ne soit pas entravé ou freiné par les contraintes, les taxes et les interdictions du modèle écologique dominant.

Nous poursuivons non une transition « écologique » (réformant radicalement notre mode de vie via la décroissance) mais une transition « énergétique », c'est-à-dire une politique libérale qui permet d'honorer les ambitieux objectifs climatiques grâce à la force conjuguée de la liberté, des innovations technologiques et de l'économie de marché. Non en taxant mais en incitant. Non en subsidiant mais en défiscalisant.

L'écologie bleue est pragmatique : au lieu d'un plan contraignant et liberticide, on fixe un résultat à atteindre à telle ou telle échéance (2030, 2050) tout en laissant la liberté des moyens car il existe infiniment plus d'intelligence dans la population que dans la tête de quelques technocrates. Selon le principe libéral de neutralité technologique, si, par exemple, une nouvelle génération de moteurs apparaît et respecte des normes environnementales ambitieuses, on choisira celle-ci (peu importe que ledit moteur soit électrique, hybride, au gaz, à essence ou au diesel).

L'écologie bleue est progressiste, alors que l'écologisme, obsédé par le principe de précaution, est conservateur : contre la voiture (électrique), le métro, les applications free floating de la smart mobility, etc. L'écologie bleue est attachée à la diversité : alors que l'écologisme vise à uniformiser les comportements, l'écologie bleue respecte et de protège les différents choix existentiels des individus (en appliquant le principe pollueur/payeur). Métaphoriquement, l'écologie bleue peut être comparée à une pratique préservant la biodiversité au niveau sociétal alors que l'écologisme conduit à la monoculture sociale.

Enfin et surtout, l'écologie bleue est foncièrement optimiste et prométhéenne : forte du potentiel gigantesque résidant dans l'idéalisme et l'intelligence de la jeunesse, elle vise non pas, comme le préconise l'écologie verte, à « reconnaître l'existence de limites », mais bien - comme l'homme l'a toujours fait depuis qu'il est homme - à les repousser. Non à décroître mais à conquérir.

*Avenue de la Toison d'Or 84-86
1060 Bruxelles*

*02.500.50.40
info@cjg.be*

www.cjg.be



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES